

**PAGES  
MANQUANTES**

Samedi 29 mars 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire b'en.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00

SIX MOIS - - - - 1.00

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

UN AN - - - - - Quinze francs.

SIX MOIS - - - - - 7 frs 50.



## A MON DESTIN

(Pour le Journal de Françoise.)

*Viens ici mon Destin, nous lutterons ensemble  
Comme après les longs jours d'ennui déjà lointains ;  
Puisque je pose encor que jamais je ne tremble  
Viens-t-en nous lutterons ensemble, mon Destin.*

*Pas un cri de combat dans la lugubre enceinte  
L'arène est morne ainsi qu'un chagrin qui se tait.  
Mais si je puis enfin t'imposer mon étreinte  
J'aurai le cœur sans gloire, hélas ! mais satisfait.*

*Tu voulais me coucher dans la poussière infâme  
O perfide, ô fidèle acharné sur mon âme,  
Et je suis un lutteur bien exercé pourtant.*

*A moi les coups d'estoc et la rude bataille  
Et si jamais je tremble et frémis et défaille  
La volonté, l'espoir me crieront : En avant !*

*Elisabeth*

*Christos a înviat!* (1)

*Hommage aux priétés!*

(Traduit de l'allemand par Hélène Vacaresco.)  
Bucharest, Roumanie, mars 1902.

(1) Ces mots sont en langue roumaine et signifient : Le Christ est ressuscité !

### Notre Programme

A un moment où l'article politique et financier, dans notre presse, n'a guère d'autre concurrent que la littérature de l'annonce et du fait divers, il nous a semblé qu'un journal littéraire, instructif et récréatif à la fois, trouverait naturellement sa place et recevrait du public un bon accueil.

Le journal que nous lui présentons aujourd'hui ne réalisera pas, sans doute, au degré supérieur, ni surtout du premier coup, l'idéal qu'il se propose, mais il tendra par un constant effort à s'en rapprocher.

Les femmes à qui il s'adresse avant tout, nous sauront peut-être gré de leur offrir une publication où l'on traitera de préférence des questions qui sont d'intérêt et de compétence féminine.

Puisque ce sont elles qui élèvent les générations, — tenant ainsi dans leurs mains l'avenir, — elles sont en droit d'apprécier toute action et tout secours, si modestes soient-ils, qui peuvent les aider et les encourager dans leur œuvre si noble et si délicate.

Nous désirons que ces pages aillent au foyer de chacune comme des amies des bons et des mauvais jours ; qu'elles soient les confidentes des unes, la consolation des autres, les conseillères discrètes de toutes ; que nos lectrices retrouvent ici, pour la redire à d'autres, la parole qui éclaire, qui ranime et qui délasse, la parole qui fortifie l'esprit et fasse du bien au cœur.

Pour cette tâche, trop lourde à nos seules épaules, nous nous sommes assuré de fortes et précieuses collaborations. Pour n'en nommer que deux, Sa Majesté Elisabeth de Roumanie,

universellement connue dans le monde des lettres sous le nom de Carmen Sylva, a gracieusement devancé un de nos vœux en nous honorant de son haut patronage et même de son actif concours. Puis, madame Juliette Adam, la grande Française si bienveillante à notre pays et à nos compatriotes, s'est empressée d'encourager notre œuvre de ses conseils et de ses sympathies.

Madame Adam n'est pas une inconnue pour nous, et si notre bonne fortune nous procure sa visite un jour, d'avance nous pouvons lui promettre, au nom des Canadiennes et des Canadiens, la plus cordiale comme la plus chaude des bienvenues.

Des lettrés distingués nous aideront encore de leur plume vigoureuse, dans des sujets de leur ressort, qui se rattacheront au but que nous nous proposons.

Le JOURNAL DE FRANÇOISE ne prétend pas être la manifestation d'une pensée et d'un sentiment purement personnels. En choisissant ce titre, nous avons espéré d'abord retrouver les lecteurs et les lectrices qui nous ont, autrefois, prodigué leur indulgent encouragement.

Puis, ce nom, dans notre pays, est en quelque sorte générique : il désigne souvent, dans le langage familier, la femme canadienne ; il évoque des consonances et des souvenirs de terroir. Par ce titre, notre journal éveillera donc, nous l'espérons chèrement, un écho plus doux au cœur de nos compatriotes, non seulement aux Canadiennes de *chez nous*, mais aussi à celles de là-bas, nos sœurs exilées des Etats-Unis, auxquelles il rappellera, avec le souvenir de la patrie absente, le vœu patriotique que nous avons toujours entretenu, — celui d'un grand et complet rapatriement, ou d'une fidélité vivace aux traditions et aux aspirations de la mère commune.

Le JOURNAL DE FRANÇOISE, enfin, sera heureux de favoriser la diffusion de toute théorie juste, de toute idée généreuse, qui tendraient à l'intérêt public et au progrès national.

Et ce programme, nous travaillerons constamment à le remplir en demeurant loyale à notre devise : *Dire vrai et faire bien*.

LA DIRECTRICE.

## Aux Canadiennes-Françaises

*(Ecrit spécialement pour le Journal de Françoise)*

J'AI suivi dans sa jeune histoire le développement de l'esprit canadien-français avec une attention, une sympathie de parenté émue. Je n'ai cessé de reconnaître à cet esprit une personnalité embryonnaire d'abord, puis se fortifiant, s'affirmant. L'esprit canadien-français est à la fois traditionnel et territorial, fidèle à sa race et indépendant, issu d'une patrie ancienne, expression vivante d'une patrie actuelle ; bon grain qui a fructifié dans une terre neuve.

Je disais, à Paris, à la future directrice de ce journal : "Je ne crains qu'une chose pour les Canadiens-français, c'est que préoccupés de s'assimiler une civilisation surchauffée, craignant d'être en retard sur cette civilisation, ils ne perdent les bénéfices de leur lente formation, de leurs qualités, de leurs vertus."

Les Canadiens-français, dans leur lutte héroïque pour ne pas se laisser angliciser, se sont ramassés sur eux-mêmes et ont acquis une solidité de caractère, que des afflux du dehors pourraient détremper en eux.

Ils ont la puissance féconde qui quadruple le nombre initial ; ils ont l'amour du travail qui développe les richesses privées au bénéfice des richesses publiques ; ils ont les moralités qui purifient ces richesses et en font une source de progrès et non une source de corruption.

Peu à peu la seule chose qui manque aux Canadiens-français naîtra de soi-même au milieu d'eux. Le luxe des peuples très vivants qui aiment à s'affirmer dans une expression idéale : l'art, fleurira au Canada. Pour conquérir l'art, les Canadiens-français ont des ressources d'hérédité qui leur permettra, sans trop d'effort, l'assimilation du grand classicisme grec. Leur éducation artistique n'ayant pu être continuée, interrompue qu'elle a été par des efforts admirables, faits pour transformer un groupement en nation, les Canadiens-français doivent remonter à la source première de l'art éternel, à la Grèce.

Si les Canadiens-français forment leurs artistes aux leçons directes de l'antiquité, ils développeront leurs

affinités primordiales dans le sens propre de leur esprit personnel, sans passer par des intermédiaires étrangers. Leur *Renaissance* leur appartiendra à eux seuls.

C'est aux femmes canadiennes-françaises d'aider au développement artistique de leur nation. Elles y sont plus invitées qu'ailleurs, car, dans les lettres elles n'ont pas, grâce aux croyances religieuses restées intactes, à prendre part aux luttes philosophiques dans lesquelles l'esprit masculin se complait.

La science étant le domaine commun du monde entier, le Canada-français peut se l'assimiler, sans prendre exagérément part à des déouvertes qui absorberaient les puissances et l'action nécessaires encore à la constitution grandissante de sa nationalité. Au point de vue du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, le Canada français est maître de ses ressources, et les utilise et les distribue aussi bien et mieux qu'aucun peuple.

Les Canadiens-français n'ont donc à désirer à cette heure qu'une chose : avoir un art personnel !

Créez des écoles d'art, mes chères sœurs. Si naïfs ou plutôt si primitifs que soient vos débuts, ne vous inquiétez pas. Même les civilisations les plus avancées à leurs fins trouvent souvent un grand charme à retourner vers leurs primitifs. Ne vous dites pas que vous êtes barbares. Répétez-vous, au contraire, que vous êtes à l'heure normale et bénie pour chaque peuple, à l'heure de votre développement personnel. Soyez impitoyables pour la copie des à peu près, pour le pastiche, connaissez-vous et trouvez-vous vous-mêmes au seul contact du grand art ancien, générateur de l'art de chaque peuple.

La France vous reconnaîtra dans des floraisons d'art, parallèles aux siennes, mais qui cependant seront vôtres. C'est une sœur française qui vous assure de ne pas imiter, de créer, si lente que puisse être l'incubation.

Qui peut jamais douter, en quoi que ce puisse être, de l'incomparable fécondité du Canada français ? Je vous aime, mes sœurs canadiennes, je ne veux pas mourir avant d'avoir admiré la puissance de votre influence dans les destinées artistiques de votre Patrie.

Milla  
Symphonie  
Juliette Adam

## L'Ordre des Défricheurs

(POUR LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

L'AUTEUR de "L'âme américaine" et de "L'avenir des Canadiens-français" a publié dans le *Soleil* du 2 janvier un projet de colonisation tout simplement admirable et qu'il faut lire.

Le patriotisme le plus élevé, le plus généreux, l'avait inspiré à un séminariste qui voulait se consacrer aux colons. Passionné pour l'avancement du pays, n'aspirant qu'à s'y dévouer, ce jeune Canadien était l'un de ces êtres rares qui ont le cœur ardent et l'esprit sage; l'enthousiasme s'alliait chez lui à un robuste sens pratique, et lorsqu'après avoir détaillé son plan de colonisation à M. de Nevers, il lui demanda: "Qu'en pensez-vous?" Notre éminent compatriote répondit tout ému: "Si vous réalisez votre projet, vous aurez fait pour votre patrie plus qu'aucun Canadien n'a jamais fait."

Le séminariste, qui se délassait de ses études par ce viril rêve, n'a pas même eu la joie de commencer son œuvre. A la veille de son ordination, la mort l'a saisi. Inconnu encore, cet amant de la patrie a disparu sans laisser de traces, sans presque emporter de regrets, mais personne ne peut savoir ce que le pays a perdu en le perdant.

"Le Canadien, disait notre regretté Buies, est essentiellement colonisateur, l'histoire depuis plus de deux cents ans le démontre de toutes les manières. Mais le Canadien n'est colonisateur dans le sens pratique du mot qu'à une condition, c'est que la colonisation marche avec la religion. Delà double rôle du clergé dans ce pays: conduire les âmes au ciel et les défricheurs à l'entrée des forêts vierges."

Celui que M. de Nevers appelle l'abbé Louis R... avait mieux que personne compris cette vérité. Son plan est admirablement conçu pour faciliter et adoucir à nos colons leur tâche toujours si rude. Il est impossible de rien imaginer qui soit plus en rapport avec les mœurs, les idées, les habitudes et les besoins religieux et moraux des Canadiens.

Un projet qui importe si fort à notre avenir ne saurait être abandonné.

Pour révéler à elles-mêmes les âmes prédestinées aux grands dévoue-

ments, pour les décider aux austères sacrifices, il suffit souvent, dit-on, d'une parole, d'un exemple. Nous connaissons assez le patriotisme de nos prêtres pour affirmer que l'abbé Louis R. sera remplacé lorsque l'Ordre des Défricheurs se fondera.

Nous avons le devoir de conquérir le pays si beau que Dieu nous a donné. L'avenir est aux jeunes peuples, et nos purs et héroïques commencements nous permettent de porter haut et loin nos espérances.

"Les ancêtres des Canadiens n'étaient pas des hordes de miséreux poussés par le désespoir. Ils ne sont pas venus par centaines de mille, déverser sur des rivages hospitaliers le contingent de toutes les misères sociales, mais ils sont venus un à un, petit à petit, par faibles groupes, comme choisis par une main avare et difficile, continuer dans une seconde patrie les foyers de la première. Lentement, péniblement, ils ont passé par tous les degrés de la formation; subi les longues et patientes épreuves d'une éducation mâle et semée de périls; ils se sont formés avec le temps, cet auxiliaire indispensable de toute constitution virile; ils ont grandi par leur seule force native et par une sélection en quelque sorte contrôlée de haut, qu'aucun obstacle, qu'aucune entrave n'a détournée de son action persistante, et aujourd'hui ils sont un peuple, ils forment une nationalité organique ayant des traditions séculaires et un passé commun,..... seul groupe de population en Amérique qui se présente aujourd'hui comme un tout homogène." (1)

Notre avenir sur ce continent est encore un problème mais les vastes espoirs nous sont permis. Il faut que la colonisation, qui a rencontré jusqu'ici tant d'obstacles, marche désormais à pas de géants. En étendue, la seule province de Québec égale la France et la Prusse réunies. Jamais champ plus beau ne fut ouvert à l'activité humaine, et faut-il rappeler qu'il n'y a encore qu'un trentième de notre vieille province en culture?

Espérons que l'Ordre des Défricheurs sera bientôt à l'ouvrage. Pour aider à le fonder, quelques dames canadiennes ont l'intention de former une société de colonisation. L'argent étant partout le grand levier, elles se chargeront d'en faire donner, de réveiller les bonnes volontés dormantes. J'espère être bientôt plus explicite. En faveur du colon trop longtemps négligé, il faut faire circuler dans tout le pays un courant de sympathie ardente.

LAURE CONAN.

(1) Buies.

## La Femme dans la Famille

Droit de conseil

Il est bon, non seulement de réformer son caractère, mais encore de savoir manier le caractère des autres. Une bonne femme étudie celui de son mari et n'en espère pas plus qu'il ne faut. Elle aime avec son cerveau aussi bien qu'avec son cœur.

Intelligente, elle ne sera jamais autoritaire, — avec son mari, moins encore qu'avec tout autre. Il est bien rare qu'un homme ne soit pas infatué de la supériorité masculine; beaucoup ont un amour-propre qui peut aller jusqu'à l'orgueil, voire jusqu'à la présomption.

Si la jeune femme montre des velléités de saisir l'autorité, paraît vouloir diriger toutes choses, je vous demande un peu ce que deviendra la paix du ménage.

Même lorsqu'elle a affaire à un homme d'esprit plus doux, de caractère plus modeste, une femme vraiment femme ne prétend pas se substituer à lui. Si bon qu'il soit, si on adoptait une ligne de conduite différente on anéantirait d'abord en lui le besoin inconscient qu'il éprouve, de temps en temps, de recourir à un avis, de le recevoir sans l'avoir demandé. Des hommes excellents, mais imbus de certaines idées, pour ne pas paraître subir une domination, même une légère pression s'entêteront à faire des choses de l'absurdité desquelles ils sont les premiers convaincus. Les gens de cette trempe n'acceptent l'opinion d'autrui que s'ils la croient conforme à la leur, que s'ils s'imaginent l'avoir fait naître.

Il n'est pas interdit d'user à leur égard d'une certaine habileté, puisque cette habileté a pour but leur bonheur et leur intérêt.

Ainsi, vous aurez, ô jeune femme, voix au chapitre et droit d'opiner. Le conseil que vous n'avez pas l'air d'imposer dans votre sagesse supérieure, sera accueilli avec autant de bonne grâce qu'il sera donné. C'est qu'en outre, vous l'aurez accompagné de gentils correctifs: "Crois-tu, mon ami, qu'il ne serait pas nécessaire...?" "Ne penses-tu pas qu'il serait bon...?"

Si, grâce à ce bon sens et à cette tactique tendre, vous vous faites écou-

ter de votre mari, vous lui serez très utile. Il se confiera à vous en toutes circonstances heureuses ou malheureuses. Mais vous ne devez jamais tirer vanité de votre don d'intuition ; c'est-à-dire qu'après un ou deux succès, vous ne vous ferez pas illusion sur vos capacités et, pour ne pas rester en défaut, quand on vous demandera un nouvel avis, vous vous garderez de le donner si vous ne vous trouvez pas suffisamment compétente, ou si vous ne l'avez pas assez mûri.

Quand on n'est pas aveuglé sur ses propres mérites, on voit les choses clairement, et dans les circonstances les plus difficiles, les questions les obscures, on peut être d'un précieux concours.

Mais il faut réfléchir, se bien renseigner, faire cas de l'opinion des autres, sauf à la discuter doucement, avec ménagement, si elle paraît erronée.

Rien ne vaut d'être d'accord dans l'action. Une femme d'esprit et de cœur ne force pas son mari à faire une chose qu'il n'accomplirait pas d'un plein gré, il la ferait mal, il s'en repentirait, il la lui reprocherait..... cruellement peut-être.

S'il arrivait que votre mari, ayant repoussé un bon conseil que vous lui aviez donné, vint à regretter de ne pas vous avoir écoutée, ne vous écriez pas d'un air de triomphe : "Je te l'avais bien dit !"

Le : "Je te l'avais bien dit" est une parole odieuse !

La crainte de se l'entendre jeter à la face, empêche bien des gens d'entreprendre une œuvre du succès de laquelle ils ne sont pas certains.

Soyez meilleure.... et plus adroite. Ne manifestez aucune colère d'avoir vu votre avis dédaigné. Ne reprochez rien, ne raillez pas, n'essayez pas de faire proclamer votre supériorité de jugement. Si vous faites preuve de ce tact délicat, de cette bonté toute féminine, quatre-vingt fois sur cent, c'est lui qui vous dira : "Tu avais bien raison." Répondez alors : "Que veux-tu, j'aurais pu me tromper, moi aussi. Tu as cru bien faire.... Ce nous sera une leçon pour l'avenir."

Il tiendra compte, une autre fois, de l'opinion d'une si gracieuse conseillère. Mais votre pouvoir établi, n'en abusez jamais, soyez la première à paraître ignorer le prix de vos avis, et vos propres idées, vos bonnes idées, laissez-lui la satisfaction de croire qu'il les a pénétrées lui-même.



## \* NOUVELLE \*



### Les Trois Mots Inutiles

VOUS avez appris trois mots anglais ? demanda Mary de Lauranne à son flirt préféré Jean Séraval. Trois mots anglais pour me plaire ?

— Trois mot, dit Jean qui souriait. Trois mots, pas un de plus.

— Dites-les moi, vite.

— Je vous les dirai tout à l'heure.

Ils seront p'us jolis au soir tombant.

Le vapeur *France* quittait le port de Genève.

— Allons à l'avant, fit Mary. Nous serons mieux. J'entends l'orchestre Alessandro qui prélude au *Danube Bleu*.

*Nous serons mieux* signifiait *Nous serons seuls*

Elle marcha devant le jeune homme, sur le bateau encombré de touristes qui, pour la plupart, lisaient le *Badeker* ou attaquaient sournoisement, à petits coups de cuiller, des glaces de diverses couleurs, framboise et abricot, au lieu de regarder les eaux bleues du lac ou les villas de la côte enfouies dans la verdure.

Il admira une fois de plus, en la suivant, la gracieuse souplesse de ce corps en mouvement, la nuque lumineuse et la lourde masse des cheveux châtain. Il songea que le lendemain il quitterait Evian, où tous deux étaient en villégiature, et qu'il ne se sentait pas le courage de dire adieu à cette belle enfant dont il était épris.

Ils dépassèrent le groupe des musiciens qu'entourait un cercle d'auditeurs, et parvinrent à l'avant du bateau.

Aussitôt, elle se retourna vers lui, et de sa voix câline :

— Maintenant, dites-les moi ?

— Et quoi donc ?

— Vos trois mots anglais. — Nous sommes venus ici pour cela

Elle le regardait très doucement pour l'encourager.

— Le vent les emporterait, et ce sont trois mots précieux que je ne désire point perdre. Tout à l'heure, je vous les dirai en douceur.

Elle semblait regarder en avant le lac qui s'allongeait, s'étendait comme une petite mer, et dont les eaux bleues pâlisssaient au loin, se mêlaient aux rivages confus dans une brume

dorée. En réalité, elle regardait dans son cœur, surprise un peu de ce qu'elle y découvrait.

Jusqu'à ce jour elle s'était laissée vivre, et la vie

n'ayant réclamé d'elle aucun dévouement, aucun sacrifice, elle n'imaginait pas qu'elle eût bénéficié d'un régime de faveur. Le monde ne se composait, à ses yeux rendus myopes par l'existence facile, que d'une jeunesse fortunée que le flirt occupait. Elle ne soupçonnait point qu'on pût être pauvre ou avoir quarante ans. Elle ignorait que le temps passe, et que sa fragilité donne leur prix aux grandes sensations de joie ou de douleurs humaines. Voici que l'attente de l'amour reculait pour elle — seulement un peu — les bornes du monde. A cet instant, elle traitait avec dédain ce qui suffisait d'ordinaire à l'enchanter : les belles toilettes, la musique de danse et les compliments. Une glace même — vanille et citron, ses préférences — ne l'eût pas distraite. Elle goûtait dans sa distraction un délice inconnu et vif.

Lui contemplait gravement la jeune fille qui avait vaincu son orgueil. Il ne souriait plus, et méditait sur les mots anglais qu'il allait dire. Il datait sa vie active d'un mois à peine. Se souvenait-il encore de ses campagnes du Soudan et du Tonkin, et qu'il était capitaine d'artillerie de marine attaché au ministère des colonies ? Il avait accompagné à Evian sa mère languissante, à qui le médecin ordonnait cette eau légère. Là il avait rencontré Mary de Lauranne, et l'avait aimée tout de suite pour sa fraîcheur de rose en bouton, pour le teint clair et délicat de ses joues, pour ses yeux bleus si francs, sa petite bouche relevée aux angles, son nez retroussé à peine, et aussi pour cette jolie nature spontanée et sincère que ses moindres paroles laissaient paraître, et cette absence totale de coquetterie, cette ingénuité anglaise qu'elle gardait jusque dans ses hardiesses.

Il devait partir le lendemain, et il avait décidé que, durant ce dernier tour de lac qu'ils faisaient ensemble, il lui déclarerait son amour. Ne l'avait-elle pas encouragé par cette prédilection qu'elle lui marquait sans cesse ? N'attendait-elle pas ces trois

mots anglais qu'elle savait bien ? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie ? Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre et, par les propos de la ville d'eaux, il savait que le père de Mary dévorait sans scrupules les biens qu'il administrait et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener au besoin avec lui une existence moins luxueuse ? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches millionnaires qui l'agaçaient en la courtisant ?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils apercevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forteresse dont l'âpreté ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se rapprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor.

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait. Elle se plaisait au bruit léger des paroles qui dispersent les pensées trop profondes et les tristesses menaçantes.

—Vous rentrez demain à Paris ? dit-elle.

Et elle ajouta gentiment :

—Quel dommage !

Et pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla :

—Moi, je dois y aller dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

—Qui fait une bêtise ? répéta distraitemment Jean qui avait terminé sa longue songerie et vaincu ses hésitations.

—Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune et, qui pis est, un médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut être la nuit !

—Mais pourquoi fait-elle un bêtise ? reprit le jeune homme, soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas ?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rosé de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite et comme agressive.

—Ils s'adorent ! fit elle.

—Alors je ne comprends pas

—Oh ! vous allez comprendre. Les parents d'Hélène — elle s'appelle Hélène — ne lui donnent que cinq mille francs de rente. Son petit médecin qui débute en gagne à peine autant. C'est la misère. Elle doit prendre un appartement de quinze cents francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ses brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent et, rebelle à toute peine, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère, Anglaise, lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot son petit raisonnement pratique :

—Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

—Vous en êtes sûre ?

—Evidemment ! Pour s'aimer, il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

—Ah ! vous avez calculé ?

—Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an, au moins.

—Au moins ! approuva Jean Séralval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

—Je pourrais vous donner les chiffres exacts, reprit-elle.

—Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre.

Se croyant approuvée Mary insista :

—Ils seront pauvres.

—Oh ! une pauvreté bien relative ! protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

—Le croyez-vous ?

—J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. L'amour, le dévouement, la beauté du ciel, des eaux et des arbres n'ont pas de prix. Le charme de cette heure bleue et dorée, que vaut-il ?

—Nous avons le loisir de le goûter,

affirma posément Mary. C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

—Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage ?

—Alors, il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon haut sur la rive et di simulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille. Evian apparut. La brise s'était calmée, ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvient que Jean Séralval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Elle regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit subitement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura :

—Qu'avez-vous ?

—Moi ? Je n'ai rien.

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait :

—Le soir est venu. Maintenant, dites-moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa expira involontairement sur ses lèvres. Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit :

—Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissés tomber dans l'eau de ce beau lac.

Et négligemment il ajouta :

—Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle coa prit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux, et songea — trop — qu'il eût été doux de se donner toute à lui et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la première, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trampa !...

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement. C'est un dieu exigeant qui veut des sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de la vie, au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère sacré que contiennent les trois mots :

—*I love you.*

HENRY BORDEAUX.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

Nous éprouvons un vif plaisir à offrir aujourd'hui à nos lectrices une production de la plume de Sa Majesté la reine de Roumanie, qui, la première a daigné patronner notre journal de sa collaboration. "Le Roman d'une Princesse" sera apprécié pour son rare mérite, son charme attachant et la puissance d'émotions qui s'en dégage. Nous ne déirons donner dans ces pages que les meilleurs romans écrits par les meilleurs stylistes. Ces qualités morales et intellectuelles se retrouveront dans "Le Roman d'une Princesse". A ces titres s'ajoute encore le témoignage de notre respectueuse admiration pour la souveraine la plus polyglotte et la plus érudite du monde entier, qui s'est volontairement soumise à la loi du travail et dont les œuvres resteront à jamais à sa gloire et à celle de notre sexe. — NOTE DE LA RÉD.

## I

16 février 18..

Château de Rauchenstein, sur la Lahn.

Très honoré professeur,

JE ne puis résister au désir de vous exprimer moi-même, directement, les profondes et indicibles jouissances que je dois à votre admirable livre. Vous n'en voudrez pas, j'espère, à une personne qui vous est totalement inconnue, de laisser parler sa vive émotion. Un livre aimé rapproche tellement les lecteurs de l'auteur qu'ils croient le connaître, comme s'ils avaient toujours vécu près de lui. Depuis des semaines, je me plonge dans vos pensées, j'erre dans le monde évoqué par vous. A mes yeux, les statues apparaissent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines ; le ciel d'Orient resplendit d'une lumière d'or ; les grands morts redevennent des êtres de chair et de sang, qui se meuvent, jouissent et souffrent comme les autres hommes. Ah ! je vous remercie du fond du cœur de ce bonheur que j'ai éprouvé, à me sentir si complètement transportée dans ce monde du Beau ; tout ce qui m'entoure en est transformé, éclairé et idéalisé. La prose devient un poème, la routine quotidienne acquiert du charme ; les petites choses prennent de la grandeur et une signification toute nouvelle.

Et maintenant que j'ai enfin fermé le livre, je marche sur les nuages et j'ai des rayons plein les yeux. Il en sera certainement ainsi de tous ceux qui se laisseront guider par votre main. Chacun se dira que la terre n'est vraiment pas une vallée de larmes, puisqu'elle offre tant de beautés, et aussi tant d'êtres bons, qui n'oublient et ne renient jamais leur ressemblance avec Dieu. Combien je plains ceux qui ne savent plus voir le Beau, qui accusent le Créateur généreux de leur avoir tracé une vie autre qu'ils ne la rêvaient, de ne pas leur avoir donné le génie ! N'est-ce pas assez de bonheur de comprendre le génie d'un autre et de pouvoir s'en séjourner ?

Mais celui qui possède la force créatrice ne devrait jamais rien regretter, car celui-là atteint le but le plus élevé qu'on puisse avoir ici-bas.

En vous remerciant encore une fois des hautes jouissances que nous vous devons, moi et tant d'autres, je suis, avec l'expression de la plus sincère admiration,

ULRIQUE,

Princesse de Horst-Rauchenstein.

## II

Greifswald, 20 février 18..

Noble Mécène,

Que de grâce et d'honneur ! Me remercier "vous-même," non par l'intermédiaire d'un secrétaire ou d'une dame d'atours, — et *directement*, au lieu de me faire voter une adresse par vos très honorables ministres ! Et pourquoi ? Parce que j'ai procuré à Votre Altesse, pendant ses heures oisives, l'occasion de bâiller une fois de plus derrière son éventail peint de main d'artiste ? Par quel hasard mes "Pensées sur l'histoire de l'art," titre bien ambitieux pour de simples impressions de jeune homme, ardemment ressenties jadis sous le ciel ardent de la Grèce, sont-elles venues s'égarer dans le boudoir d'une grande dame ? Vous jugez sans doute que l'art appartient de droit aux cours, parce que lui aussi est vassal de la forme ? Oui, Madame, mais la forme éternelle, non la forme sans âme, la parole dépourvue de sens, la création périssable du moment... Enfin ! je ne me sens pas appelé à prêcher dans le désert.

Vous avez "erré, guidée par ma main !" Trop heureuse, cette humble main ! Rien qu'à cette phrase, pardonnez-moi, j'avais reconnu la femme, avant d'arriver à ce nom sonore, vraiment bien imaginé. Une femme peut-elle s'approprier une seule pensée, sans la rattacher aussitôt à la main qui l'a écrite et à la tête qui l'a conçue ? Et puis ce soupir étouffé sur les misères de ce monde, qui se cache entre les lignes, mais que nos oreilles masculines savent entendre et comprendre ! Qu'y a-t-il donc pour vous de si fâcheux en ce monde. Votre noble époux boit ou chasse-t-il trop ? A-t-il quelque tendre faiblesse ? — ou le jeune prince, votre cousin, serait-il par hasard plus aimable pour une jolie soubrette que pour sa cousine ? Ah ! ce monde ! ce triste monde, qui, pour vos égaux, commence et finit à leurs précieuses personnes ! Que vous importe si des milliers d'infortunés ont faim ? "Ils y sont habitués"...

Je vous ai appris qu'il existe "tant d'êtres bons ?"

Mille tonnerres ! l'appariteur vient m'apporter la nouvelle que, dans ce maudit nid de savants, il n'y a pas un almanach de Gotha ! Les auriez-vous tous fait acheter d'avance, prétendue princesse Ulrique de... ? Et pourtant, il faut bien que je l'avoue, votre épître a un accent de vérité si touchant que j'ai été presque..... presque mystifié ! Mais "ces êtres bons" sur lesquels vous comptez, ont tranché la question. J'ai vu les yeux bruns au regard d'enfant, m'épier avec une rieuse malice.

Et toute cette phraséologie sentimentale ! Soyez donc une bonne fois franche vis-à-vis de vous-même ; — je ne vous demande pas de l'être jamais envers les autres. Quand les modes nouvelles vous vont bien, que votre mari est docile, que votre cousine n'a pas été plus jolie que vous au dernier bal de la cour, alors le monde est parfait et le temps est beau. Mais si une toilette est mal réussie, si votre cheval — il s'appelle Diane, sans doute — s'est couronné, ou si "Edgar" se marie, alors le monde devient une "vallée de larmes" et des "êtres bons"

surtout impersonnels, peuvent tout au plus vous consoler. Dans tous les cas, je suis reconnaissant au destin de vous avoir fait, par un hasard ironique, rencontrer un de mes livres, quand vous étiez dans semblable disposition. — Je ne puis vous promettre, pour la prochaine fois, une lecture aussi facile et aussi légère, car j'écris en ce moment..... mais pourquoi vous choquer inutilement, comme conclusion ?

Et maintenant, Madame la princesse, je demeure, de Votre Gracieuse Altesse, le très humble et très reconnaissant serviteur,

DR BRUNO HALLMUTH,  
*Prof. à l'Univers. de Greifswald.*

### III

Rauchenstein, 23 février 18..

Ainsi vous n'êtes pas seulement un grand savant, un poète par la grâce de Dieu, très digne Professeur ; mais vous êtes encore un bien plus grand psychologue, un connaisseur en nature humaine, qui perce du premier coup d'œil les mystifications, au lieu de se prendre au piège avec la candeur d'un agneau. Mon admiration pour vous s'est naturellement accrue, en constatant votre puissance divinatrice. Sur un seul point, vous me semblez aller trop loin : qu'est-ce qui vous prouve si positivement que je suis une femme jeune, belle et noble ? Peut-être suis-je un pauvre étudiant, qui, dans sa chambre glacée, à la lueur de sa chandelle, s'est réchauffé au feu de cette inoffensive plaisanterie et a choisi comme pseudonyme un vieux nom bien retentissant, pour préserver son épître d'être jetée au panier ? Peut-être suis-je un jeune officier qui s'est cassé la jambe dans quelque course folle, et condamné à l'immobilité, a, de désespoir, ouvert un livre pour la première fois depuis des années ? Mais pourquoi tenez-vous à ce que j'aie bâillé en le lisant, lorsque je me suis donné la peine de vous écrire, occupation qui m'est certainement aussi étrangère que désagréable ? Vous devez vous en apercevoir à mon écriture droite et raide, qui n'a rien de féminin..... Peut-être..... peut-être !... horrible perspective ! — suis-je une vieille douairière asthmatique, clouée dans son fauteuil, au coin de la cheminée, à l'abri d'un paravent, les pieds dans une chancelière, que ma vieille dame de compagnie, pauvre martyre, m'a brodée pour mon jour de naissance, et où mon petit chien, la rongéant, la déchirant, est blotti en compagnie d'une boule d'eau chaude. Des gants couvrent mes mains ridées, où se choquent quelques bagues anciennes devenues trop larges ; mon menton, pour ne pas retomber, est soutenu par un bandeau. Mais votre "péché de jeunesse," que vous dédaignez tant, m'a toute rajeunie, et puisque vous êtes un homme d'âge et d'expérience, qui connaît le monde comme l'envers de son gant, nous nous comprendrons à merveille. Vous critiquerez notre jeune noblesse que vous ne pouvez digérer ; moi, vos démocrates socialistes qui me restent sur l'estomac ; et nous nous unirons dans des lamentations et des soupirs bien sentis sur le malheur des temps et sur cette terrestre vallée de larmes. Rien qu'à cette expression, vous auriez dû deviner que

j'étais une vieille dame, au lieu de me raconter tout un roman, avec des "Edgar," des "Edouard" et un stupide mari. J'ai peut-être eu tout cela, mais il y a bien longtemps ; ou je ne l'ai jamais eu, ce qui est cent fois pire et m'aigrît infailliblement l'humeur, de même que la vôtre devient aigre, faute de titres et de décorations ! Vraiment ! vous mériteriez que je vous fasse décorer d'un ordre quelconque ; car savez-vous si je ne suis pas un personnage influent, un ministre, un général, ou quelqu'Excellence aux jambes et au cou raidis par l'âge, ramenant soigneusement de rares cheveux sur mon crâne chauve ? Qui sait même ? un petit prince souverain, maître absolu dans son coin de terre, un homme en possession de quelque haute dignité, qui peut vous persécuter jusqu'à ce que mort s'en suive. Vous n'avez pas été prudent ; un aussi grand esprit que le vôtre ne devrait pas être si "peu fier" (expression de nos paysans pour *affable*), et parler comme tout le monde, comme ceux que n'a jamais réchauffés le soleil d'Orient.

Cette fois, cependant, on vous fait grâce, en considération du besoin que vous éprouviez d'épancher la bile amassée dans votre âme contre les riches. Savez-vous que, sur ce sujet, vous devenez tout à fait biblique ? Les riches sont depuis des siècles condamnés à l'enfer ; que voulez-vous qu'il leur reste, sinon de jouir un peu de leur existence terrestre ? Mais comme je vous l'ai dit, j'ai de la grandeur d'âme, quoique ma goutte me tracasse fort, et soit faite pour me mettre de mauvais humeur.

LE SUS-DIT MÈRENE.

### IV

Greifswald, 24 février 18..

Voyez donc un peu, ce petit vin nouveau de Rauchenstein ? A peine mis en bouteilles, il pétillait comme du 1827, et monte à la tête comme du *Lacryma-Christi* ! Cette petite patricienne me parle de son "admiration" pour moi, de ma "puissance divinatrice" et rit à part soi à gorge déployée. Nous nous imaginons naturellement qu'un pauvre savant en robe de chambre et en pantoufles, est tout disposé à tomber à nos genoux à la moindre flatterie, et à sauter après l'appât, comme une grenouille après les mouches. Mais il ne faut pas juger les autres d'après soi, enfant ; pour deux raisons : s'ils sont meilleurs, on s'y perd ; s'ils sont pires, on y perd.

Vous demandez à quoi je devine que vous devez être une femme jeune, noble et belle ? Un professeur allemand ne peut répondre que par ordre ; il a cela de commun avec le prédicateur qui, lui aussi commence toujours son sermon par la division du sujet. Ainsi *ad* (*ad* est du latin, spécialité qui vous est interdite ; c'est pourquoi nous autres "grands savants" nous en tenons dans notre boutique, au lieu d'allemand fraîchement fauché, mon parfum favori) *ad* : jeune. Nous sommes jeune, parce que notre style est jeune, parce que nous écrivons : "Ah ! je vous remercie," que nous accumulons les adjectifs et que nous parlons d'une lumière d'or. Pour les mortels de mon âge, la lumière est "crue" attendu qu'elle montre toutes nos rides.

(*A suivre*)



# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## Poésie pour les Enfants

### Les miettes

Mon cher mignon, tu sais l'histoire,  
Du petit Poucet égaré :  
Il avait peur de la nuit noire  
Où souffle le vent effaré.  
Ce vent lui glaçait la figure,  
Et pour retrouver son chemin,  
Il laissait, sur la route obscure,  
Des miettes tomber de sa main.

Sinistre est la forêt du monde  
Dont le seuil te rit maintenant ;  
Dans une obscurité profonde  
Tu marcheras en tâtonnant.  
Pour que, dans tes nuits inquiètes,  
Tu te rappelles tes matins,  
A chaque pas sème les miettes  
Des beaux souvenirs enfantins.

Si l'on a, malgré ses détresses  
Gardé cette épargne du cœur,  
Avec les miettes des tendresses  
On peut retrouver du bonheur.

Et, dans la nuit des défiances,  
Dans les ténèbres de l'effroi,  
Grâce à des miettes de croyances  
On peut revenir à la foi !

CH. FUSTER.

## Aux petits Canadiens et Canadiennes

**V**OUS voici chez vous, mes chers  
petits amis, chez vous dans le  
JOURNAL DE FRANÇOISE, où  
il a été décidé de consacrer ces deux  
pages à votre usage exclusif.

Je crois bien même, par parenthèse,  
que ce seront les pages les plus inté-  
ressantes de toutes, mais ne le disons  
pas trop haut de crainte de faire des  
jaloux. Il y a tant de gens qui veulent  
être jeunes et qui le regretteront dou-  
blement en lisant ces lignes !

On m'a confié le soin de ces pages ;  
je suis la tante Ninette des petits Ca-  
nadiens et des petites Canadiennes qui  
voudront me venir voir dans ce do-  
maine que je vais m'efforcer de rendre  
aussé gai, aussi attrayant que possible.  
Je ne serai pas seule d'ailleurs à faire  
la conversation ; je désire que vous  
me donniez de temps en temps la ré-

plique et je la provoquerai même en  
vous accordant toute liberté pour  
émettre une opinion ou demander un  
renseignement. Je publierai aussi les  
lettres qui me seront adressées, les  
meilleures naturellement et surtout  
celles qui seront d'un intérêt commun.  
Qui empêche, par exemple, ceux et  
celles qui ont fait une jolie promenade,  
ou qui ont visité des endroits histo-  
riques, ou enfin à qui il est arrivé une  
aventure comique, d'en donner la des-  
cription, d'en faire le récit tout natu-  
rellement comme cela viendra à l'es-  
prit ? Tout le monde en bénéficiera,  
je devrais dire : toute la famille en  
bénéficiera, car nous ne formerons  
qu'une seule et même famille aussi  
nombreuse que possible.

Or, donc, toute composition ou nar-  
ration, faisant montre de quelque goût  
littéraire, sera publiée ; pourvu toute-  
fois qu'elle ne soit pas trop longue ;  
je serai indulgente jusque pour les  
fautes d'orthographe que nous corri-  
gerons d'ailleurs dans l'intimité. Ce  
ne sera guère intimidant étant donné  
que les écrivains pourront toujours  
s'abriter derrière un pseudonyme. Par  
exemple, il faudra me donner leur vé-  
ritable nom. J'exigerai encore une  
autre chose : la franchise et la loyauté.  
C'est-à-dire, que ce petit effort litté-  
raire ne devra être aidé de personne.  
Il est toujours facile d'ailleurs de  
s'apercevoir des fraudes de ce genre  
et je jeterai au panier sans merci les  
compositions corrigées par les parents  
et les institutrices.

C'est dans les concours surtout —  
car il y aura des concours, oh oui ! —  
que je serai sévère. J'exigerai un cer-  
tificat des parents ou des institutrices  
déclarant qu'ils ne vous ont aidé en  
aucune façon. Mais nous reparlerons  
de cela plus tard, quand le moment  
sera venu des explications plus élabo-  
rées.

Ces pages seront écrites en vue de  
deux catégories d'enfants : les tout  
petits jusqu'à 12 ans ; puis ceux de  
12 ans jusqu'à 15 ans. Il va de soi  
que certaines questions de géographie  
et d'histoire et beaucoup de jeux  
d'esprit sont trop forts pour les en-  
fants de la première catégorie tandis

qu'il se trouvera des problèmes trop  
faciles pour les plus âgés.

Je publie dans une colonne de cette  
page une devinette, une charade et  
une difficulté de grammaire à résou-  
dre ; les noms de ceux qui auront  
donné une réponse satisfaisante seront  
imprimés dans le prochain numéro du  
JOURNAL DE FRANÇOISE.

Ceux et celles qui auront répondu  
le plus de fois correctement aux ques-  
tions posées dans ces pages, recevront  
un prix à la fin de l'année. Ceci est  
tout à fait indépendant des récom-  
penses accordées aux concours.

Toute communication devra être  
adressée comme ceci :

TANTE NINETTE,

AU JOURNAL DE FRANÇOISE,

8, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Le petit mousse ingénieux

**Q**UELLE est la ville maritime qui  
ne possède sa chapelle con-  
sacrée à la Vierge ? Au  
Havre, c'est Notre-Dame-des-Flots, où  
les marins vont accomplir les vœux  
faits dans le péril ; la petite et modeste  
église est située sur la falaise de la  
Hève, à mi-chemin des phares

Un des derniers matins de mars, par  
une de ces pluies fines qu'on voit  
tomber là-bas durant des heures et des  
heures, quatre hommes et un adoles-  
cent — le patron, les matelots et le  
mousse du sloop *Grâce-de-Dieu* — gra-  
vissaient la côte rocheuse et pénible.  
Malgré la pluie et le froid ils allaient  
la tête nue leurs grossiers bérets à la  
main ; et, chose bien faite pour intri-  
guer, alors que le mousse — quinze  
ans, une figure malicieuse, maligne  
même — se montrait guilleret et dis-  
pos, et marchait d'un pas aussi ferme  
que le permettaient la pente et la terre  
boueuse, ses compagnons au contraire  
paraissaient souffrir mille tourments.  
Ils prenaient des précautions inimagi-  
nables pour poser le pied sur le sol.  
Au moindre heurt contre un caillou,  
à la moindre glissade ils trébuchaient  
et tombaient, et en se relevant ils se

# \* PAGE DES ENFANTS \*

maîtrisaient visiblement pour ne point lâcher un des jurons familiers aux marins même les plus religieux. Tous les trois ils s'arrêtaient, soufflant, ahanant, avec un air malheureux qui provoquait le rire plutôt que l'apitoiement.

A chaque station, c'était dans ces quatre bouches un cri unique :

— On dirait que le moussaillon n'est pas gêné pour si peu

A quoi répondait un éclat de gaieté du dit moussaillon :

— Ah ! ah !

— Il se moque, s'écriait le patron.

Et les matelots écarquillant les yeux :

— Ouais ! Comment donc a-t-il pu s'arranger pour faire ainsi le *bien-en-train* ?

En vérité, le vœu qu'accomplissaient les marins de la *Grâce-de-Dieu* n'était rien moins que bizarre. Vers l'équinoxe, période féconde en tempêtes, le sloop, allant de Cherbourg au Havre, s'était trouvé assailli en pleine mer par un ouragan subit et, l'équipage l'affirmait, n'avait dû son salut qu'à un engagement solennel, pris par le patron envers Notre-Dame. Jusque-là aucune étrangeté. Quelque part qu'y ait eue Notre Dame, une nouvelle saute de vent s'était produite ; le navire, vieux mais solide encore, avait, au bout du compte, résisté, et l'on était arrivé à bon port sans grosses avaries. Le côté singulier du vœu, c'était sa terreur même. Il n'est que l'imagination populaire pour mêler, avec un parfait naturel, aux choses pour elles les plus sacrées des détails imprévus et plutôt comiques. Le patron avait juré qu'on ferait le pèlerinage de Notre-Dame-des-Flots, non seulement la tête nue, ce qui était fort ordinaire, mais aussi avec une poignée de pois chiches dans les souliers, ce qui était un raffinement incomparable.

Tout a une fin. Après bien du temps, on le conçoit, le groupe fut devant la chapelle. C'était un dimanche. Ils y entrèrent, le mousse placidement, les autres en redoublant de prudence et de lenteur pour éviter des contorsions qui eussent fait scandale au saint lieu. Sur le premier banc va-

cant, ils prirent place et ils entendirent la messe qui fut courte. Ils édifièrent par leur ferveur les assistants, quelques fidèles du hameau voisin.

Mais quand l'office se termina, ce fut une joie chez les quatre hommes à la pensée qu'ils allaient pouvoir débarrasser leurs souliers des cruels pois chiches. Et, à ce moment-là il faudrait bien que le saané mousse s'expliquât. Certes, aucun d'eux n'eût voulu seulement le soupçonner d'avoir osé tricher avec Notre-Dame et n'avoir pas, comme eux, avant le départ, du bassin du Roi, où était amarré le sloop, garni ses chaussures de l'étrange lest en question. Ils savaient bien, malgré toute sa malice, qu'il n'était point capable d'un tel parjure. Mais, alors, comment avait-il fait ?

Enfin dehors, et le vœu étant de tout point accompli, on gagna comme on put le cabaret le plus proche, et, là, le patron et les matelots se mirent en devoir de se déchauser, ce que la boue empêchait de faire dans la rue. Le mousse ne bougeait point et regardait en riant.

— Eh bien ? et toi galopin ? dit le patron.

— Moi ? Quoi donc ?

— Hein ? Oh ! Comment ? s'exclamèrent les matelots.

— Parle, au moins ! reprit le patron.

— Soit ! répondit le mousse en riant de plus belle. Mais rassurez-vous ; je n'ai point péché le moins du monde envers Notre-Dame-des-Flots. Le patron avait promis que nous ferions le pèlerinage avec une poignée de pois chiches dans nos souliers. J'en ai mis la même quantité de chacun de vous. Seulement . . .

— Seulement ?

— Comme il n'avait point dit que les pois seraient forcément crus, je les ai fait cuire. Voilà ! Et je vous certifie qu'ils ne m'ont point gêné et qu'ils ne me gênent pas du tout. ... Ah ! ah !



## \* VARIÉTÉS \*

### Un solide gaillard

Jacques de Chastenet, seigneur de Puysegur, lieutenant général des armées sous Louis XIII et sous Louis XIV, avait été surnommé l'*Invulnérable*. Il avait parcouru tous les grades militaires, s'était trouvé à 120 sièges, à plus de 30 combats, partout payant bravement de sa personne, sans avoir jamais reçu aucune blessure ni subi aucune maladie.

\*\*

On sait que l'Académie française s'interdit d'élire des femmes quelque puisse être leur talent. Mais il avait au dix-huitième siècle une foule d'académies qui admettaient les femmes parmi leurs membres. La célèbre Mme Deshoulières fit ainsi partie d'une académie, et c'est pour elle, s'il faut en croire le *Dictionnaire de Trévoux*, que fut créé le féminin du mot "académicien."

## JEUX D'ESPRIT

### Devinette

Mon premier est vert, mon second est bleu,  
et mon tout est précieux.

### Charade

Mon premier est le chef d'une grande famille.  
Mon deux, amis lecteurs, se voit sous la charmille ;  
Souvent l'hiver, au feu des lustres des joyaux,  
La jeunesse en mon trois s'amuse et tourbillonne.  
Cherchez mon tout parmi d'illu tres généraux  
Dont depuis deux mille ans la gloire encore rayonne.

### Une question de grammaire :

Quelles sont les différentes significations  
des mots fond et fonds tous deux pris au singulier ?

## MOTS D'ENFANT

Madame prête à sortir avec Bébé, voit  
tomber une pluie diluvienne :

" Mon Dieu ! quel temps épouvantable ! il  
va falloir rester à la maison.

C'est la faute à Papa ; pourquoi qu'il a  
crié toute la matinée à l'eau dans le télé-  
phone.

\*\*

—" Retranchez 10 de 10 ; que reste-t-il ? "

Silence général.  
" Vous ne comprenez pas... Vous : vous  
aviez, je suppose 10 sous dans votre poche,  
vous les avez perdus ; qu'y a-t-il maintenant  
dans votre poche ?

Un élève : Un trou, m'sieu ! "

## Causerie Médicale

### Notions sur l'hygiène de la première enfance

EN me rendant à l'aimable invitation de la directrice de cette revue, j'aurais voulu servir à ses lectrices quelque chose d'un caractère un peu poétique, mais ces sujets ne sont pas communs en médecine. Il est vrai que notre poète national a dit, que tout sujet peut devenir poétique suivant le point de vue où, on le considère. Ainsi je me rappelle qu'avec l'histoire d'un poteau de télégraphe, cet habile écrivain a su attendrir jusqu'aux larmes. Le talent me manquant pour produire de semblables effets, je me contenterai de chercher à être utile, en expliquant quelques notions sur l'hygiène de certaines parties de la toilette du bébé, heureux alors si je puis vous intéresser un tout petit peu.

Pour habiller un tout jeune bébé trois lois sont de rigueur : Vêtements propres, vêtements chauds et légers, et vêtements amples qui n'exercent aucune constriction.

1° Sur la propreté des vêtements très peu de choses peuvent être dites ; qu'il suffise de faire connaître que plus l'enfant est jeune, moins il a de résistance contre l'infection microbienne ; si nous voulons le préserver de beaucoup de maladies par infection nous devons donc exagérer les soins de propreté, non-seulement dans ses aliments mais aussi dans ses vêtements. Un habit semble très propre au premier abord, et très sale au point de vue microbien, de là la nécessité de le changer souvent pour d'autres fraîchement nettoyés.

2° La science démontre que le jeune enfant ne possède, qu'à un faible degré, le pouvoir de développer les caloriques, en d'autres termes "la chaleur animale," fait qui s'explique par son genre d'alimentation ; il y a donc nécessité de bien protéger ce petit être contre les variations de température. Nous devons donner en artificiel ce que la nature ne produit pas suffisamment à certains moments : que les habits soient donc chauds. Il faut choisir de préférence la laine qui est moins conductrice de la chaleur, cette dernière se trouvera pour ainsi dire

retenue sur le corps de l'enfant, tout en permettant la ventilation à travers le tissu. Les tissus de laine doivent être très-fins pour ne pas irriter la peau délicate du bébé. Nous recommandons particulièrement pour le sous-vêtement, la camisole, la flanelle légère ; par exemple, celle connue sous le nom de "flanelle d'opéra" ou tout autre d'une texture fine et douce. Le reste des habits peuvent n'être pas de cette finesse mais doivent tout de même être légers pour la raison que le jeune enfant ne possédant que peu de force musculaire, il ne faut pas le fatiguer, l'écraser pour ainsi dire, sous un lourd fardeau ; il dépenserait alors toutes ses forces en résistance. Je vais d'ailleurs traiter cette question en troisième lieu.

L'indication de tenir le bébé chaudement devient plus impérieuse dans certaines maladies où la nutrition fait défaut, ou encore chez les enfants nés prématurément, indication qui a fait inventer ces admirables instruments, les "Couveuses," pour lui donner la chaleur dont il a besoin pour vivre et qu'il ne peut pas développer lui-même.

3° Pour bien comprendre l'utilité des préceptes hygiéniques de ce troisième point, laissez-moi vous causer un peu sur la physiologie de la respiration et des mouvements du bébé.

Si après avoir enlevé les habits d'un enfant vous le regardez respirer, vous observerez que l'abdomen monte ou paraît se gonfler à chaque respiration pour retomber ensuite à chaque expiration ; la poitrine pendant ces divers mouvements est presque immobile, c'est ce qu'on appelle respiration puerile ou abdominale. La raison de ceci est que les muscles qui servent à relever les côtes sont faibles et que les poumons se dilatent pendant la respiration, surtout dans le sens de la longueur refoulant les intestins en bas ; alors ceux-ci rencontrant d'une part, son plan résistant et solide formé par la colonne vertébrale et d'autre part un plan mobile, la paroi abdominale, ils y sont portés en masse, font proéminer le ventre pour rétrograder ensuite pendant l'expiration. Après la respiration, les principaux mouvements résident dans les bras et les jambes, ils consistent en extensions et en flexions sans coordination.

D'après ce court exposé, quelles sont les règles d'hygiène à observer pour ne pas entraver le fonctionnement physiologique de ces mouvements ? et par conséquent éviter beaucoup de maladies.

Le premier article de toilette que l'on applique à un nouveau-né, c'est une petite bande abdominale dont le but est de tenir en place un pansement ombélical. Il serait à désirer que l'on trouvât un autre moyen qui rendrait le même service afin de parer à l'inconvénient que cette bande peut apporter en gênant la respiration, mais alors qu'on la mette d'une manière excessive lâche et qu'on se hâte de la faire disparaître du moment qu'il n'y aura plus à maintenir de pansement.

Je vois d'ici l'expression d'étonnement de quelques-unes des lectrices qui, sous le prétexte de recommandation d'une bonne vieille voisine ou même d'une *nurse* ignorante de son devoir, s'évertuent à serrer autant que possible la bande de son bébé et ne voudrait pas l'enlever avant qu'il ait atteint l'âge de six mois à un an ; que diront celles qui ont même l'habitude de coudre cette bande afin qu'elle soit mieux ajustée et qu'elle puisse exercer une compression plus grande et plus uniforme ?

Veillez me croire, mesdames, vous avez là devant vous un préjugé populaire qui n'a pas l'ombre de raison d'existence. Mais dira l'une : "Si sans bande l'enfant pleure ou tousse, il va se "crever." Répondons que c'est une raison pour l'enlever, car alors sous les efforts que l'enfant fait en pleurant ou en toussant, les intestins pourront s'étaler dans tout l'abdomen et le plan antérieur se gonflera momentanément ; autre chose serait si la bande était appliquée, les intestins, sous la même influence, cherchant à se loger ailleurs, descendraient forcer le bas-ventre et produire des hernies. L'autre : "c'est pour lui tenir les reins." Grave erreur, ce n'est pas la rigidité d'un petit linge sans baleine qui peut faire un renfort aux reins, d'ailleurs, la colonne vertébrale n'a pas besoin de cela, à cet âge, ses articulations sont tellement lâches qu'il est très difficile de la léser par flexion. Enfin une autre objection : "C'est pour tenir le ventre plus

chaudemment." Raison qui a plus de mérite mais qui ne vaut pas grand chose, parce qu'il y a bien d'autres moyens d'obtenir ce but.

Négligeons les autres articles de toilette pour dire quelques mots sur les langes.

Contrairement à ce qui se pratique, les langes doivent prendre part d'appui sur les épaules au moyen d'épaulettes, ne jamais les empêcher de glisser sur le corps par constriction autour de la poitrine et de l'abdomen ; puis on les fermera de manière que les jambes puissent se mouvoir en tout sens sans aucune gêne.

Qu'arrive-t-il si la bande et les langes sont trop serrés ? La respiration est gênée, n'est pas complète, le sang se répare difficilement, l'estomac emprisonné et comprimé digère mal, l'enfant souffre et pleure ; le système musculaire souffre aussi par fatigue et manque d'exercice. Conservons donc librement à ces petits êtres les quelques mouvements qu'ils possèdent, que la bande et les langes ne deviennent donc pas des instruments de torture. Chez certaines nations exotiques, une méthode tout à fait barbare consiste à appliquer une bande circulaire pardessus tout le corps y compris les bras et les jambes, de sorte que l'on peut saisir l'enfant par les pieds et le soulever comme une barre. À le voir, on dirait une momie. L'accomplissement des règles d'hygiène, que je viens d'essayer de vous développer, contribuera pour une large part à donner une bonne santé à vos chers petits enfants.

DR I. CORMIER,

*Spécialiste des maladies de l'enfance*

Montréal, 15 mars 1902.

Nous sommes en mesure de promettre la collaboration de médecins éminents qui viendront de temps en temps, faire la causerie médicale dans ces colonnes.—NOTE DE LA RÉD.

Un romancier termine ainsi le portrait de la tante de son héroïne :

"Tout en elle respirait l'honnêteté..."

Se rappelant alors qu'il a dit plus haut que la bonne dame était asthmatique, il s'empresse d'ajouter :

"Avec une certaine difficulté toutefois."

## Pour le Journal de Françoise

De femmes  
Ce journal est pour les femmes

AVEC cette curiosité que les fils d'Adam partagent si volontiers et si largement avec les Eves, leurs sœurs gracieuses, je suis persuadée que cette profession de foi va assurer du coup un nombre incalculable de lecteurs à notre amie Françoise.

Cette Revue sera une sorte de salon rose où les femmes viendront causer tout à fait entre elles. Il n'y sera pas défendu d'être jolie, et il sera à l'ordre du jour d'y causer avec esprit des choses de l'esprit. Ah ! par exemple rien au salon dont s'est amusé Molière. O ciel, non. Mais quelque chose comme aube-de-siècle. C'est, je crois, assez nouveau comme date. Ce que cela signifie au juste est encore difficile à dire : nous verrons bien avec le temps et les événements.

Si l'on me permet une suggestion : j'aimerais assez la note patriotique entre la caresse d'un beau vers et le rire argentin qui souligne ordinairement toute malice de femme.

Et, comme c'est une prérogative de notre sexe de passer sans transition de la souffrance à la joie, des larmes au sourire, nous causerons un peu de tout en véritables sœurs d'âme, chacune apportera sa mélancolie ou sa gaieté, suivant la disposition de son cœur ou de son esprit : les blondes rimeront aux pâles clartés des troublantes étoiles ; les brunes piquantes nous chuchoteront les travers de ces messieurs (celles-là ne manqueront pas, j'imagine, de sujets !) tandis que les créatures timides oseront nous dire jusque audacieusement ce qu'elles pensent du livre de monsieur tel ou tel, d'une audition musicale, etc. Je parie même que certaines d'entr'elles iront jusqu'à nous laisser surprendre les impressions intimes de leur âme d'artiste. Ce sera comme ça, tout simplement et, ce qu'*ils* trouveront étrange ce sera de voir que nous ne nous en tirons pas plus mal qu'*eux* !

Une indiscrétion : on nous promet un peu de l'atmosphère parisienne dans notre gentil chez-nous ; plusieurs brillantes femmes ayant déjà fourni leur collaboration.

Ce que les maris et les autres vont être friands, les gourmets !... Comme ils viendront lire ce JOURNAL DE FRANÇOISE pardessus nos épaules.

S'ils y viennent pour admirer parfait ! Mais, s'ils veulent ensuite rire... ou sourire ce qui est plus méchant, peut être, c'est une autre affaire. Ces messieurs indiscrets sont prévenus que nous ne recevons de leur part que des roses, et que si quelqu'un était assez oublieux de son devoir envers nos grâces naturelles pour nous jeter la petite pierre noire dans notre jardin, nous ferions justice de son impertinence et de son manque de goût.

Ici même celui-là verrait un instantané exact, je dis exact parce qu'il sera vrai, il y verra sa fatuité représentée de face et ses belles manières de profil !

Qui ne sait par expérience que du moment où il s'agit du beau sexe, on trouve facilement le petit angle rose sous le velours ?

D'ailleurs notre douceur n'en serait pas autrement troublée.

Donc, heureuse vie à ce journal ! je croirais l'insulter presque en lui souhaitant de ne pas mourir avec le siècle, ce nouveau-né plein de promesse.

Qu'on se répète toutes ces choses et que chacune se procure la petite feuille. Qu'elle aille un peu partout et à l'aventure ! Frapper aux modestes demeures du pauvre où elle donnera l'oubli des heures difficiles ; dans les salons somptueux rappeler aux riches que leur vie sans le Rêve c'est encore la pauvreté ; qu'on le trouve dans le boudoir discret, rapprochant les cœurs, il faut si peu de choses pour faire se rapprocher ceux qui s'aiment. Et, que les petites femmes gentilles la lisent à leurs maris grognons.

MME MARMETTE-BRODEUR.

Montréal, mars 1902.

Le vidame de Crécy parle toujours de l'antiquité de sa race.

—Voyons, lui disait, hier, quelqu'un, votre noblesse est donc bien vieille ?

—Parbleu !

—Remonte-t-elle seulement à Louis XIII ?

Le vidame, d'un air indigné :

—Mon cher, sachez que mon aïeul Enguerrand de Crécy était aux croisades.

—A laquelle ?

—A toutes !

## Correspondance

Ma chère Directrice,

Il faut vous crier trois fois bravo ! Votre entreprise, vraiment, est d'un joli courage et le sentiment qui vous inspire le plus digne de sympathie.

Vous fondez un journal féminin où vous et vos collaboratrices parlerez littérature, art, choses mondaines et — si je vous ai bien comprise — politique nationale, à l'occasion. Voilà qui est neuf, palpitant, original. Votre initiative, pour sûr, aura un vaste champ où s'exercer.

Et puis vous apportez une voix française de plus à notre concert national. Aide doublement précieuse, aujourd'hui. L'heure est à l'assimilation, à l'impérialisme niveleur, à l'absorption brutale des petits peuples par les gros. Vous serez la bonne voix caressante qui modèlera le doux parler de France. Vous chanterez le cher refrain des traditions, des souvenirs, des amours patriotiques dont nos aïeules, autrefois, ont bercé l'âme de nos pères et de nos mères.

Devant le flot anglicisateur vous sonnerez du cor, victorieusement. Et vous ferez, deux fois le mois, bonne garde autour du patrimoine français, grondant les cœurs lâches, stimulant les volontés qui défontent...

Pour cette noble tâche, toujours la Canadienne-française a été toute puissante parmi nous.

Aussi grand succès, à vous, Française.

Très cordialement,

HECTOR GARNEAU.

---

Mode et Modes

---

DEPUIS un mois que je fouille à votre intention, mesdames, tous les journaux où il est question de cotillons, afin d'en retirer ce qui peut vous plaire, vous être utile, ou fixer votre goût sur la coupe encore incertaine de votre prochaine toilette. C'est assez vous dire que la directrice de ce journal m'a confié le soin de ce département et que je devrai m'acquiescer de mes fonctions sous les peines les plus sévères — du moins d'après les menaces de Françoise qui, plus habituée à commander qu'à prier, (!) entend que tout marche au doigt et à l'œil, et ne se gêne pas pour vous le dire.

Cette fois, je dois résumer le plus possible les résultats de mes observa-

tions ; l'espace, me dit-on, est restreint, et je le regrette, car j'avais un bagage d'informations que j'aurais aimé à aérer. N'importe, je me reprendrai à la quinzaine suivante, et si, après tant de détails précis, quelques lectrices de cette page ignorent encore l'art de s'habiller avec avantage, c'est que ce seront des buses dont nous ne nous occuperons plus.

Parlons d'abord des costumes du printemps, puisque nous sommes à cette saison bénie où les manteaux épais sont allés rejoindre les vieilles lunes. Les couleurs les plus portées dans les costumes sont le gris-perle, le gris-argent et le brun. Dans les étoffes, on donnera la préférence au drap. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on pourra parler d'étamine, de voile, de grenadine et de chiffons imprimés qui seront les étoffes de la saison chaude. La forme de la jupe varie beaucoup ; toutes les femmes cependant dont les jupes seront étroites du haut et larges du bas seront dans les bornes de la mode. La forme "princesse" continue d'être très recommandée.

Les manches trancheront sur la tonalité des costumes, c'est-à-dire qu'elles pourront être de couleur différente au drap employé. C'est, si vous vous le rappelez, une vieille mode qui revient. Les manches, dites Louis XIII, seront portées : emmanchures et poignets étroits, le milieu très ample. Un autre genre en faveur vient des ballons, excepté que c'est tout le contraire ; le haut est ajusté jusqu'aux coudes, laissant échapper un bouffant très large en velours, mousseline, soie ou autres étoffes soyeuses. Les garnitures seront élaborées. "On n'en pourra jamais trop faire, ou n'en faire jamais assez." Soutaches, rubans, dentelles, dentelles surtout, les plus riches, les meilleures, seront à l'ordre du jour.

Je parlerai des blouses, la prochaine fois. Les chapeaux s'annoncent bien ; point de formes trop excentriques, mais fleuris ! Que c'est comme un bouquet de fleurs ! Le chapeau tout noir règne de même, toujours suprême. Le pompon tient bon, en en verra encore en plumes, en chiffon et en fleurs tant de couleur noire que brillante. Et voilà.

CIGARETTE.

## La Cuisine facile

## Poulet aux petits pois

Coupez un poulet par membres, mettez-le dans une casserole avec du beurre, des petits pois, un bouquet de persil ; faites revenir le tout. Ajoutez une pincée de farine, mouillez avec une égale quantité de jus et de bouillon ; faites cuire et réduire à courte sauce, et ne mettez de sel qu'un instant avant de servir.

## Celeri

Quand il est blanc et bien tendre, il se mange en salade. Il se sert aussi en ragoût avec de la viande ; à cet effet, faites-le cuire une demi-heure dans de l'eau bouillante ; ensuite mettez-le dans de l'eau fraîche ; faites-le égoutter, et faites-le achever dans du bouillon ; assaisonnez-le de sel, poivre et dégraissez-le avant de servir. On peut aussi le dresser en une sauce blanche au lieu de bouillon ; cette sauce sera composée de farine délayée dans du lait, ou mieux encore de la crème, un peu de beurre, un soupçon de poivre et de sel.

## Frangipane

Mettez deux ou trois œufs dans une casserole, autant de farine que les œufs en peuvent boire ; délayez, mouillez avec du lait, laissez cuire un quart d'heure en tournant toujours ; assaisonnez de sucre, quelques gouttes d'essence au goût, macarons écrasés. Cette préparation fait un excellent dessert. Elle peut servir en outre à garnir des tartes et des tartelettes faites avec de la pâte feuilletée.

## Pensées d'Album

"Les femmes qui se jettent à la tête  
"des hommes se trouvent bientôt  
"sous leurs pieds."

(Mme de Lespinasse.)

\* \* \*

Dans un mari, il n'y a qu'un homme ; dans une femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme.

H. de Balzac.